De l'innocence à la vengeance

« Puisque j'ai appris, Monsieur, que vous désiriez connaître ma triste histoire, je me suis rendue chez les sœurs qui m'ont prêté la plume, l'encre et le papier, car ma renommée a dû parvenir jusqu'à vous de manière bien funeste.

Quoi qu'il en soit, et malgré les bruits qui courent à mon sujet, celui de ma misère est sans nul doute le plus vrai. Je ne m'attarderai donc pas à contempler ces beaux murs qui m'entourent et dont j'ai perdu l'habitude depuis bientôt six années, et je m'en vais vous narrer la cruauté dont le destin et les hommes ont fait preuve à mon égard.

Comme vous le saviez avant d'être parti pour l'Angleterre puisque vous étiez mon parrain, je suis née dans la richesse et l'abondance. Tout comme mes deux sœurs, on me fit donner la plus exemplaire des éducations. A dix ans déjà, je promettais d'être une très belle demoiselle. Cela se confirma de jour en jour, et à quinze ans, on me fiança à un jeune comte de mon âge. Je lui fus présentée, et bien que nous fussions à peine entrés dans l'adolescence, nous nous aimâmes d'une passion ardente mais chaste. Nous nous voyions aussi souvent qu'il nous était permis et vécûmes un peu plus d'une année de béatitude. Je croyais que ma vie était l'une de ces fleurs qui s'épanouissent un peu plus chaque jour sans jamais devoir se flétrir.

Et pourtant un jour, elle se fana en un instant. Mon fiancé m'apprit que ma sœur aînée lui avait avoué l'aimer et demandé à nos parents de les marier; ceux-ci semblaient à ses dires ne point y rechigner. Mais il lui assura que j'étais la seule dame de ses pensées ; alors elle se fâcha et jura de se venger. Il ne répondit rien et vint me trouver dans ma chambre pour tout me raconter. J'étais d'autant plus touchée de sa loyauté que ma sœur étant l'aînée, elle était dotée plus richement que moi.

Abasourdie et inquiétée par ces affreuses nouvelles, je priai ma dame de compagnie de nos apporter du vin et quelques fruits pour reprendre des forces. Je fus étonnée de voir la caméristé de ma sœur nous apporter ce que j'avais demandé. Elle posa le plateau et je la questionnai pour comprendre ce qui s'était passé ; elle me répondit que ma dame de compagnie avait été appelée par ma mère, une femme impérieuse et crainte, et qu'elle s'était proposée de la remplacer auprès de moi. Peu convaincue par cette explication, je revins à mon fiancé qui avait servi le vin et commença à manger le raisin posé sur une assiette d'argent.

Je n'eus pas le temps de l'empêcher de porter un grain à sa bouche qu'il s'écroula sur le sol, victime d'atroces convulsions. Il expira avant que je puisse appeler à l'aide, sous mes baisers et mes larmes. Quand on accourut aux cris déchirants que je poussais, il était roide. Ma sœur entra et feignit d'être frappée d'horreur et de tomber évanouie.

On la coucha sur mon lit, on fit ôter le corps de mon bien-aimé et l'on me défendit de le suivre. Ma sœur, centre de toutes les attentions, se réveilla en me désignant comme meurtrière. On crut tout d'abord qu'elle avait perdu la raison, mais elle raconta, avec des accents hystériques que mon fiancé lui avait déclaré sa flamme, et promis d'éliminer tout obstacle à leur union ; je me serais alors vengée en l'empoisonnant.

Devant mon effroi et ma sidération, on ne me laissa pas rétablir la vérité. Ma mère se jeta sur moi, arracha mes bijoux, lacéra mes vêtements et tira mes cheveux avec la dernière haine et le plus profond dégoût. Moi seule aperçus le sourire satisfait de ma sœur prétendument indisposée. J'attendais qu'elle me tuât, la vie ne m'étant plus d'aucun attrait.

Mais ma sœur protesta mollement qu'un mort était déjà un drame, qu'il ne fallait pour entacher la famille d'un autre deuil, et suggéra qu'on m'enfermât à jamais.

Les domestiques, escortés de mon propre père me traînèrent hors de la maison, où je fus mise dans une voiture qui me mena dans une prison. Dans l'heure qui suivit, on me jeta dans une cellule au plafond très bas, de sorte que je ne puisse me tenir qu'agenouillée sur un sol froid et humide, jonché de paille sale. On attacha mes poignets au mur avec de longues chaînes qui me permettaient de manger mais pas d'avancer jusqu'à la grille. On ôta sans ménagement mes souliers et mes bas pour ne me laisser que les loques de ma robe.

Je devins alors une curiosité. Ma cellule fut l'attraction de nombreux badauds qui se massaient par dizaines tous les jours devant les barreaux. Certains me lançaient des cailloux, crachaient au sol pour conjurer la malédiction que je ne pouvais que jeter sur eux de ma seule présence, ou se signaient en souhaitant ma mort prochaine.

D'autres cependant, s'agenouillaient comme frappés d'émerveillement, et voyaient en mon martyre une épreuve du Seigneur, et venaient trouver en moi la force d'affronter leurs propres malheurs. Mes longs cheveux blonds, sales et emmêles, ma robe blanche en lambeaux , mon abattement et mon indifférence à tout leur apparaissaient comme angéliques et divins.

Mon geôlier se montra extrêmement cruel : il attachait un rat vivant à mon cou ou à ma cheville au moyen d'une cordelette pour me terroriser. La pauvre créature ne savait comment s'échapper et finissait par mourir près de moi, qui ne disais rien. D'autres fois, il abusait de moi, ou renversait l'unique et infecte ration journalière qu'on me servait pour me maintenir en vie. C'était la seule personne de la prison que je vis pendant longtemps.

Vint un jour où il eut l'idée de faire payer l'entrée de la geôle pour se livrer à tous ces forfaits en public et alimenter la curiosité des badauds. J'eus l'impression de reconnaitre quelques fois ma sœur dans la foule curieuse.

A moi, tout m'était indifférent. J'avais perdu à jamais mon amour, ma famille m'avait reniée, être en vie n'avait pas une grande importance, et je priais sans cesse Dieu de m'apporter la délivrance.

Après peut-être trois années de cette vie insupportable et humiliante, le cruel geôlier mourut subitement dans ma cellule. Je ne ressentis ni haine ni soulagement. Il fut remplacé par un autre, plus jeune, qui se montra tout d'abord d'une froideur excessive, tant envers moi qu'envers les badauds. Comme il n'y avait plus de spectacle, les gens vinrent moins nombreux, mais ils venaient tout de même, prier ou m'insulter.

Le geôlier finit par mettre un rideau dans ma cellule, pour mettre fin à ce défilé continu et avoir plus de tranquillité dans l'exercice de son triste travail. Comment fis-je pour articuler quelques mots après ces années sans parler, je ne le sais, mais je le remerciai de cette initiative. Je ne reconnus pas ma propre voix. Surpris lui aussi, il me fit juste un signe de la tête indifférent et sortit.

Je résolus alors de m'attirer sinon sa sympathie du moins sa pitié, et je me mis à lui sourire tristement, car j'ai oublié ce qu'est un vrai sourire, et à lui parler. Il m'ignora à chaque tentative, mais je ne désespérais pas, n'ayant rien d'autre à attendre de la vie.

Au bout d'un temps interminable, il finit par répondre à mon sourire, et dès lors, très lentement, son regard sur moi changea. Je ne disais rien, je le regardais seulement, et nos

yeux se mirent à se parler. Il commença à se soucier de moi et m'apporta une nourriture digne de ce nom, de l'eau propre, et à nettoyer ma cellule régulièrement.

Il semblait toutefois craindre des représailles car il agissait toujours furtivement et surveillait sans cesse ses arrières.

Mais ses bontés allaient croissant, et il m'aida à me laver, à démêler du mieux qu'il put ma tignasse crasseuse et interminable et me vêtit d'une chemise propre et de chaussettes de laine.

Il finit par me demander la raison de mon emprisonnement, et lorsque je lui racontai mon histoire, sans haine ni apitoiement sur moi-même, j'eus l'impression de raconter la vie de quelqu'un d'autre, d'étranger.

Il en sembla affecté ; on lui avait dit que j'étais une hérétique, coupable de se commettre avec le Diable.

Il se risqua alors à me délivrer de mes chaines, et les sectionna à l'aide de tenailles puissantes. Mais il ne put venir à bout des poignets de fer et je les porte encore aujourd'hui à l'heure où je vous écris.

Je tombais alors au sol, endormie, épuisée de n'avoir jamais pu vraiment m'allonger durant toutes ces années. Je dormis plusieurs jours m'apprit-il plus tard, il craignait de m'avoir tuée.

Il entreprit alors de m'apprendre à remarcher ; il venait la nuit, ouvrait prudemment la porte de ma geôle qu'il avait

graissée à l'aide d'une plume huilée; il me soutenait pour arpenter le couloir dans l'obscurité et le silence les plus complets, afin de n'être vus ni entendus de personne, prisonniers ou gardes. L'opération dura de si longues semaines que je crus que je ne pourrais jamais marcher à nouveau.

Mais sa patience et sa détermination eurent raison de ma douleur et ma résignation. Dès que je pus marcher sans son aide, il résolut de me faire sortir au plus vite. Il était prêt à donner sa vie pour me libérer, mais me promit de rester avec moi s'il arrivait à s'enfuir aussi. Je lui fis confiance, moi qui n'avais connu que la jalousie, la haine et le mépris depuis si longtemps que tout m'était égal et sans valeur.

Le soir de mon évasion vint, et il tint parole. Dans un noir et un silence absolus, habitué à ces conditions difficiles, il me conduisit à travers les couloirs sordides sans que nous fussions remarqués de la garde.

Il m'aida à franchir un mur derrière lequel se trouvait la liberté. Il n'était pas très haut, mais très large, et des gardes avec des torches y faisaient des rondes très rapprochées. Quand il parvint à se hisser à son tour, sans aide et au prix de grandes douleurs, les gardes l'entendirent gémir et ils furent sur nous en un instant. Il tira son poignard, me poussa de l'autre côté du mur en murmurant « sauve-toi, et vis libre, que Dieu te protège » et il se jeta sur eux férocement.

Je tombais dans des fourrés, des ronces et des orties et me relevais péniblement, faible et meurtrie mais pas blessée.

J'entendis leur combat enragé et les gardes sonner l'alerte. Je ne sais s'il a survécu mais j'en doute.

Le meilleur moyen de le remercier était encore de fuir . Je m'échappais donc, au prix d'une course folle dans la forêt, la campagne, bientôt poursuivie et traquée par des hommes avec des mousquets et des chiens.

Dieu voulut que je m'en sortisse, car après quelques jours, je n'entendis plus rien et pus quitter ma cachette dans les bois sombres et humides.

Depuis ce temps, je vis dans la forêt, avec les bêtes fauves, non loin des meurt-la-faim et des brigands. Je ne trouve aucun réconfort au contact des hommes, aussi je vis seule autant que possible et n'ai de commerce avec mes semblables que pour assurer ma survie.

Il y a longtemps que j'ai perdu ma douceur, ma foi et mes espoirs. Je n'ai confiance en personne et ne crois qu'en la loi du plus fort.

Voilà Monsieur, ce qu'il est advenu de votre filleule. Je ne veux ni de votre pitié ni de votre argent. Je vous dégage de toute responsabilité me concernant. N'ayez aucun regret, car après toutes ces années de rudesse, un retour à la vie civile et confortable me serait insupportable. Aujourd'hui ma maison est la forêt, ma vie le banditisme, mon but la survie, ma compagne la solitude, ma loi la vengeance.

Adieu Monsieur. J'ai dû vous ennuyer avec le récit de ma sinistre vie. Ne cherchez pas à me revoir. Celle que vous avez connue tantôt n'est plus depuis longtemps. Abstenez-vous de passer seul dans la forêt. Je pourrais bien vous ôter la bourse et la vie sans chercher à savoir qui vous êtes. Peu m'importe désormais le visage et le nom de ceux que je croise, je ne vois que par les yeux de la vengeance. En remerciement de la peine que vous vous êtes donnée pour me faire retrouver, ce conseil est tout ce que je peux vous offrir en retour. »